

auprès de lui sans s'en douter. Ils ne trouvaient parmi les fidèles Écossais qu'un dévouement aussi inébranlable que leurs montagnes, qu'un attachement aussi invincible que leurs âmes.

Je descendis de calèche ; et nous nous aventurâmes au milieu des gorges et des défilés du *Glen-strath-farrer*. Mais, mal dirigés, nous nous perdîmes. M^{rs} Fraser, forte et courageuse comme une noble fille des montagnes ; ne se livrait point au découragement. Elle continuait ses recherches à travers les pierres, les ronces, les bruyères et les chutes d'eaux avec une infatigable activité. Pas une âme en ces solitudes. Pas le moindre espoir d'y rencontrer quelqu'un. Et, errant en vain de rochers en rochers, comme les soldats anglais à la poursuite du prétendant, nous ne trouvions pas *la grotte du prince*.

La fatigue nous força de nous arrêter. Nous avions des provisions ; nous les étalâmes sur des cailloux aux bords d'un torrent ; et nous déjeunâmes au pied d'un bloc de granit. Cependant l'idée de repartir sans être entré sous *la grotte du prince* m'ôtait l'appétit. Je commen-

çais à ressentir une pénible inquiétude quand le sifflet d'un Highlander se fit entendre. Un chasseur de la montagne apparut sur un rocher voisin ; et je poussai un cri de bonheur.

Ce *Highlander* était un jeune homme de haute stature. Taillé en hercule et aussi beau que vigoureux, il s'appelait *Macréa*. Ma bonne étoile venait non-seulement de nous envoyer un guide, mais de choisir, à cet effet, un de ces types poétiques, un de ces montagnards primitifs, une de ces réminiscences du temps de Charles-Edouard... tels que j'aurais pu les rêver.

« — Voici un voyageur Français ! lui dit ma noble conductrice ; il recherche les grands souvenirs de l'Écosse ; il admire Charles Édouard ; il voudrait voir *la grotte du prince*.

— Oh ! je vais l'y mener de suite ! répondit le montagnard avec un sourire d'orgueil et de joie. »

Macréa n'était que l'humble habitant d'une des cabanes du désert ; mais, sous son pittoresque costume, avec sa toque à plume d'aigle ornée d'une branche de *houx*, ses jambes ner-

veuses à nu, ses demi-bas à raies écossaises, sa veste à ceinture bouclée et son plaid drapé sur l'épaule, on l'eût pris pour un chef de clans (1).

Il se dirigea, par un sentier inaperçu, vers un rocher taillé à pic. Là, nous nous glissâmes, à travers une étroite crevasse, au milieu d'un dédale inextricable de passages secrets. Tantôt il fallait ramper comme un lézard, tantôt se replier comme un serpent, et cela, sous des voûtes à peine éclairées, parmi des ronces et des flaques d'eau. Jamais marche ne fut plus rude, si l'on peut appeler *marche* une pareille manière de se mouvoir et d'avancer. Mes habits étaient déchirés, mes mains et mes genoux meurtris. Mais j'arrivais enfin à *la grotte*; et je ne ressentais aucun mal.

A la suite de cette série de difficultés et d'obstacles, une excavation ténébreuse, une espèce de gouffre sans lumière et sans escalier, s'offrit tout-à-coup à mes pieds.

« — C'est ici! dit le montagnard.

(1) *Le houx* est la palme du clan des Fraser.

— Comment descendre? demandai-je.

— Sur mes épaules: répliqua-t-il. Il y a des fentes dans la roche. Je sais où poser mes pieds quoique l'on n'y voie goutte. Venez! *le prince* a passé là.

— Pauvre Charles Edouard! murmurai-je »
Macréa, ravi de mon émotion, me saisit et m'enleva comme une plume; le Samson de la montagne eût brisé les blocs du granit pour me faire un passage, tant il était ravi de conduire un ami des Stuarts dans la grotte de Charles-Edouard. Nous y arrivâmes enfin. Un rayon de lumière se glissait sur une des parois de la demeure souterraine; et j'y aperçus une espèce de bassin taillé dans le creux de la roche. Ce bassin contenait une eau limpide.

« — Cette eau ne tarit jamais: me dit mon guide.

— D'où vient-elle? lui demandai-je.

— On n'en sait rien! répondit-il. Dieu l'a envoyée là pour le prince; le petit réservoir est toujours resté plein depuis l'époque où il y rafraichit ses lèvres; et c'est une source sacrée. »

Je n'en demandai pas davantage. Cette coupe

de la nature avait abreuvé Charles-Édouard. J'y voulus boire aussi;... et j'y bus.

Je restai quelques instants sous la sombre caverne; je cherchai la place où avait dû dormir le fils des rois; et je m'assis à cette place. je pris mon crayon; et, à la faible clarté qui descendait vers moi, j'écrivis dans l'ancre d'*Édouard* comme j'avais écrit sous la grotte de *Fingal*. Mais à *Staffa* je n'avais que des images de poésie et de fiction: ici j'avais des souvenirs d'héroïsme et de vérité. C'était plus que la grotte des mélodies et des légendes: c'était le rocher du courage et de l'infortune.

Mon guide me regardait avec surprise; il cherchait à deviner ce que je pouvais tracer dans le petit livre ouvert sur mes genoux.

« — Je m'occupe de votre prince, lui dis-je; j'écris ses malheurs; et on lira ces lignes en France.

— Et vous le vantez: n'est-ce pas? reprit le jeune *Macréa*: Et, comme nous aussi, vous l'aimez?... »

Ses yeux étaient mouillés de larmes. J'avais envie de lui sauter au cou et de l'embrasser.

Ce royalisme héréditaire, ce culte monarchique, cet amour, toujours dévoué, pour le prince qu'avaient défendu ses pères, me semblait si touchant et si beau! Je lui serrai la main vivement.

« — Vous êtes un brave! repris-je. Je voudrais que tous les Français vous ressemblassent. Mon pays, néanmoins, *Macréa*, ne manque pas non plus d'âmes fidèles. »

Nous sortîmes de la caverne. J'aimais déjà *Macréa* comme un ancien ami. Ses sentiments nous avaient rendus frères. Il sentait aussi, sans se l'expliquer, qu'il y avait entre lui et moi des rapports de loyauté, de souvenirs et de fidélité. Il s'approcha de M^{rs} Fraser; et, la tirant à part, il lui dit d'une voix émue: :

« — J'ai un chien de chasse excellent, un beau *terrier* des montagnes: je voudrais le donner à ce monsieur. C'est bien peu de chose, mais c'est tout ce que je possède en ce monde. Offrez-le-lui pour qu'il l'accepte! »

J'eus à mon tour les larmes aux yeux.

« — Merci! *Macréa*, répondis-je, merci! je n'oublierai jamais cette offre et ce moment.

Oh! que je voudrais pouvoir accepter votre chien! Un symbole de fidélité donné par un montagnard écossais : c'eût été pour moi un présent cher et précieux. Mais, loin de ma patrie, je le perdrais peut-être en route : et que de chagrin j'en aurais! *Macréa!* j'écris votre nom sur mon livre, auprès de celui du *Prince Charles...*

— Oh! donnez-moi aussi le vôtre! interrompit le highlander! »

Je souscrivis à son désir. Mais ce nom ne pouvait lui être connu; ce nom ne lui rappelait rien. Le sien, au contraire, se rattachant pour moi à de grandes images, me sera toujours une souvenance d'honneur, de dévouement et de fidélité. Je me rappellerai éternellement, avec reconnaissance, l'offre naïve du montagnard; il ne lira pas ces pages, n'importe : j'aurai du moins la conscience d'avoir parlé de lui comme il le méritait. Quelqu'un le lui dira peut-être; et nous resterons frères... de cœur.

A quelques pas de l'antre du prince, il fut planté un *rosier blanc*. On sait que la rose de la maison de Lancastre était la palme du clan des

Stuarts. Ce rosier fleurit chaque printemps, loin de tous les regards, auprès de la roche déserte. Je sus que la jolie main d'une jeune et noble fille de la contrée avait planté là cet arbuste. Hommage touchant et mystérieux d'un dévouement traditionnel à une immortelle infortune! Je la vis depuis *cette jolie main*, elle tenait une guitare. Je lui demandai un chant jacobite; et j'entendis sortir des lèvres de la charmante Écossaise, au rosier blanc, cet air fameux de la montagne :

Follou thee! follou thee!

King o'true highland earth! bouny prince Charlie!

« Nous suivrons toi! nous suivrons toi!

« Bon prince Charles, notre roi! »

Nous retournions à Beaufort-Castle.

« — Voulez-vous voir encore une des étonnantes curiosités du pays? me demanda M^{rs} Fraser.

— Très volontiers, lui répliquai-je. »

Nous descendîmes de calèche; et nous nous dirigeâmes aussitôt, à pied, vers un hameau isolé, au pied d'une aride montagne.

« — Qu'allons-nous visiter? repris-je.

— Une contemporaine de Charles-Edouard.

— Est-ce possible?

— Assurément. Elle se nomme *Flora Forbés*; elle a connu l'héritier des Stuarts; et, née la même année que lui, elle a vu la bataille de Cul-loden. Elle a aujourd'hui cent vingt-cinq ans. »

Nous entrâmes sous la hutte où vivait la prodigieuse centenaire. Elle était couchée sur un lit de paille au fond d'un réduit sans fenêtres où n'entrait jamais la lumière du jour. Deux jeunes filles, fraîches et gaies, soignaient la pauvre montagnarde. *Flora Forbés*, en entendant ouvrir la porte, poussa un gémissement sourd qui ne ressemblait aucunement à une voix humaine. Quoique le soleil fût sur l'horizon, une chandelle fut allumée pour que nous pussions regarder, au fond du trou obscur où elle gisait, la contemporaine de Charles-Édouard. Elle se releva sur son séant d'un air surpris mais non alarmé. Elle avait encore des dents; ses yeux étaient clairs et animés; sa peau, d'une blancheur effrayante, était collée sur ses os comme une mince couche de plâtre; elle me tendit sa main

de squelette et m'adressa ces mots à voix basse.

« — J'ai vécu trop longtemps sous le soleil, n'est-ce pas? »

Je fus confondu de ces paroles : elles étaient d'une mélancolie touchante et poétique. Cette espèce de spectre avait encore des pensées et des expressions. On ne pouvait pas affirmer précisément qu'elle vécût, mais la mort ne tenait pas entièrement sa proie. Sa mémoire vacillante avait par moments des éclairs, puis se perdait dans les ténèbres. Un jour le châtelain de Beaufort-Castle ayant été lui porter des secours :

« — C'est lord Lovat! lui dit une des jeunes filles de la hutte.

— *Lord Lovat!* répéta la vieille en fronçant le sourcil après l'avoir regardé : pourquoi n'est-il pas en costume de *highlander*? C'est celui des braves du *prince*. »

Et le nom du héros de sa jeunesse sortit de sa bouche tremblante.

Une de ces mêmes jeunes filles, me montrant à elle du doigt, lui dit :

« — Voici un étranger! chantez-lui un air du vieux temps : cela lui fera plaisir. »

Aussitôt la centenaire chanta ; c'était : *The highlanders farewell*, (l'adieu du montagnard proscrit). On ne pouvait guères distinguer les paroles, mais il y avait encore des sons (1).

« — C'est un ami de Charles-Édouard ! reprit la jeune fille en dirigeant de nouveau son attention vers moi. »

Flora Forbés me retendit la main. Un rire pâle et pour ainsi dire décharné passa sur sa bouche sans lèvres, ce fut son unique réponse.

Je savais qu'elle était catholique, je fis le signe de la croix : la joie se peignit sur ses traits.

« — Allez-vous à la messe ? me demanda-t-elle d'un air heureux. »

Et, à mon geste affirmatif, elle commença ses prières.

(1) En voici deux strophes en français :

« — Notre gloire n'est plus, adieu terre chérie !

« La foudre a frappé nos vallons.

« Adieu, héros de la patrie !

« Proscrits et vaincus nous fuyons.

« Notre gloire n'est plus, fier de sa perfidie,

« Il triomphe, l'usurpateur !

« Adieu, héros de la patrie !

« Adieu la gloire ! adieu l'honneur !

M^{rs} Fraser lui mit des pièces d'argent dans la main. Elle les regarda d'un air insouciant. Elle ne savait plus la valeur d'une monnaie ; et cependant elle comprenait le nom de son ancien prince. Le sentiment de l'intérêt pécuniaire était mort dans son esprit ; le sentiment de la fidélité royaliste était vivant encore dans son âme.

Je sortis de la hutte en un silence religieux. Je venais de voir une âme où il n'y avait presque plus de corps. Il régnait de la sérénité dans tout son être, quoiqu'il ne s'y trouvât réellement plus d'existence. Cette âme allait partir pour le ciel.

Nous fûmes de là, M^{rs} Fraser et moi, à une chapelle catholique, bâtie, non loin, par lord Lovat. L'édifice est dans le genre gothique, à colonnes, à galeries et à tribunes. Le châtelain de Beaufort y a dépensé des sommes considérables. L'église est au milieu des montagnes ; à l'entour roulent des torrents.

J'y priai pour *Flora Forbés*, là-haut elle priera pour moi.